La représentation de la pensée dans les *Regulæ ad directionem ingenii* et la lettre à Mersenne du 20 novembre 1629

Thought and Invention in Descartes' Regulæ ad directionem ingenii and in November 20, 1629 Letter to Mersenne

Élodie Cassan

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cps/4292>

DOI : 10.4000/cps.4292

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 12 décembre 2020

Pagination : 55-69

ISBN : 979-10-344-0074-4

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Élodie Cassan, « La représentation de la pensée dans les *Regulæ ad directionem ingenii* et la lettre à Mersenne du 20 novembre 1629 », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 48 | 2020, mis en ligne le 12 décembre 2020, consulté le 09 novembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cps/4292> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cps.4292>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

La représentation de la pensée dans les *Regulæ ad directionem ingenii* et la lettre à Mersenne du 20 novembre 1629

Élodie Cassan

Selon une *doxa* bien établie, dans le *Discours de la méthode* Descartes procède à une critique de la rhétorique apparemment sans appel :

« J'estimais fort l'éloquence et j'étais amoureux de la poésie ; mais je pensais que l'une et l'autre étaient des dons de l'esprit, plutôt que des fruits de l'étude. Ceux qui ont le raisonnement le plus fort, et qui digèrent le mieux leurs pensées, afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlassent que bas Breton, et qu'ils n'eussent jamais appris de rhétorique. Et ceux qui ont les inventions les plus agréables, et qui les savent exprimer avec le plus d'ornement et de douceur, ne lairraient pas d'être les meilleurs poètes, encore que l'art poétique leur fût inconnu »¹.

De ce passage fameux on retient souvent l'idée qu'apprendre les règles constituant cet art du langage qu'est la rhétorique ne suffit ni pour devenir philosophe, ni pour devenir poète. En réalité, ce texte a une portée bien plus grande. En effet, Descartes rend très consistante la place vide qu'il attribue à la rhétorique. 1) Il présente la rhétorique comme un « don de l'esprit ». Il n'en fait pas seulement le produit d'une culture de l'esprit. Il dit qu'elle n'est même pas donnée à tous. 2) Il crédite l'esprit doué de capacités rhétoriques d'une capacité de raisonner à partir d'idées claires et distinctes et d'une capacité d'invention. Par-là, il relie les compétences rhétoriques à l'entendement et à l'imagination. Pour le dire encore autrement, il associe la rhétorique à l'*ingenium*, concept clé de ses

1 *Disc.* I, AT VI, 7 ; *OC* III, 85.

Regula ad directionem ingenii. Dans le *Discours de la méthode*, Descartes ne donne donc pas son avis sur la rhétorique comme en passant. Il produit un texte philosophiquement capital. D'abord, contrairement à tout ce qu'une longue tradition interprétative a soutenu, il se pose la question du secours que la rhétorique peut apporter à la philosophie, il s'interroge sur les ressorts de la véritable persuasion. Ensuite, il énonce cette question dans un livre qui est comme le double inversé des *Regula ad directionem ingenii*. Il évoque toujours l'*ingenium*. Mais il ne dit plus qu'il convient de le diriger en vue de la recherche de la vérité dans les sciences. Enfin, ce jeu de miroir entre les *Regula* et le *Discours* montre que ce problème de la persuasion, qui est d'ordre rhétorique, se pose à lui dès ce texte de jeunesse. Or dans les *Regula*, où Descartes se consacre à la méthode à adopter afin de trouver la vérité dans les sciences, il rejette la méthode qui réussit en rhétorique, le recours aux topiques, qui permettent de trouver des arguments probables sur une question quelconque². Comment comprendre ce paradoxe? Comment peut-il conserver la question rhétorique de la persuasion tout en la déplaçant sur un autre terrain, celui de la méthode?

Prenons un peu de champ. Rappelons la manière dont se noue la relation entre la rhétorique et la philosophie dès l'Antiquité³. Dans ce cadre, la philosophie se fonde en partie sur le rejet de la pratique de la logographie, activité consistant à écrire n'importe quel discours, dans une logique de la vraisemblance et de l'illusion. Mais c'est sur le fond d'une conscience de la grande proximité entre deux exercices du même art, celui de la composition d'un discours dans le but de gagner l'assentiment d'autrui à son sujet. Ainsi Platon ne se contente pas de s'opposer à Gorgias ou à Protagoras. Dans *Phèdre*⁴, il cherche à penser une «bonne rhétorique». Dans le *Banquet*, il a recours à la rhétorique épидictique, c'est-à-dire à l'éloge, comme à un outil pour élaborer sa réflexion sur l'amour. Aristote, de son côté, ne se contente pas de composer des *Réfutations sophistiques*, formant traditionnellement la dernière partie de l'*Organon*. Il est également l'auteur d'une *Rhétorique*,

2 En développant ces hypothèses, nous nous inscrivons dans la suite des analyses magistrales proposées par A. CHARRAK, «La critique du syllogisme dans Bacon et Descartes», p. 469-484.

3 R. BARTHES, *L'aventure sémiologique*, p. 85-165.

4 PLATON, *Phèdre*, notamment 270b-c, p. 167.

ouvrage dans lequel il théorise la discipline dans les termes d'un art à même d'extraire de tout sujet le degré de persuasion qu'il comporte⁵. Il y a donc un art de la « vraie rhétorique » avec lequel les philosophes antiques entretiennent un constant voisinage.

Nous verrons ici que Descartes s'inscrit dans cette tradition. En effet dans son œuvre, tout en prenant de la distance par rapport aux ressources typiques de la rhétorique, il cherche à résoudre un problème qui est d'abord rhétorique, celui de l'invention, en abordant un objet historiquement central dans la rhétorique, l'ordre du discours. Dans la présente contribution, on examinera donc le rôle que Descartes fait jouer à la question de l'ordre du discours quand il analyse le travail de la pensée œuvrant à la résolution de problèmes scientifiques. Cela reviendra à réfléchir sur sa conception de la relation entre le langage et la pensée, en tant qu'il cherche à faire des ressources linguistiques des images de la pensée.

On sait que Descartes a une conception instrumentale du langage parce qu'il entend faire du discours le juste déploiement d'une pensée à l'œuvre. Soient la cinquième partie du *Discours de la méthode*, la lettre au marquis de Newcastle du 23 novembre 1646 et celle à Henry More du 5 février 1649. Dans ces textes, le phénomène de l'utilisation du langage au service de la pensée, qui est le propre de l'homme, se traduit par l'action de prononcer des paroles à propos et imprévisibles, en ce qu'elles ne sont pas déterminées mécaniquement. Nous montrerons que les propositions de Descartes sur le langage ne se limitent pas à ces passages « canoniques » mais qu'il analyse tout au long de son œuvre l'inventivité dont la parole est le lieu sur le plan discursif. Nous ne viserons pas à l'exhaustivité⁶. Nous établirons dans quelle mesure la mise du langage au service de la pensée découle d'une préoccupation pour la question rhétorique de l'ordre du discours.

Nous verrons dans quelle mesure cette approche du langage procède de recherches sur l'organisation du discours la mieux à même de garantir un déploiement méthodique de la pensée. À cette fin, nous examinerons successivement des passages des *Regulae ad directionem ingenii* et de la

5 ARISTOTE, *Rhétorique*, 1356b26, p. 124.

6 Sur les enjeux logiques et grammaticaux des remarques de Descartes sur le langage nous renvoyons à notre *Le langage de la raison. De Descartes à Chomsky*.

lettre à Mersenne du 20 novembre 1629. Comme nous le mettrons en lumière, dans ces textes Descartes ne s'attache pas seulement à repérer les éléments qui constituent un contenu de pensée connaissant. Il dégage aussi la forme du discours qui doit permettre l'invention de la solution à un problème. C'est par la figuration des concepts et des relations qu'ils entretiennent entre eux, que la pensée acquiert les moyens de se constituer alors qu'elle entreprend de résoudre des problèmes dans le domaine théorique.

I. L'invention de procédés de figuration dans les *Regulae*

Soient donc les *Regulae ad directionem ingenii*. On a souvent relevé que leur objet est la mise au point d'une nouvelle conception de la science⁷, définie comme l'œuvre d'une capacité de savoir unique, dont les opérations, l'intuition et la déduction doivent faire l'objet d'un réglage méthodique, et dont les sciences dans la diversité des objets qu'elles considèrent, sont des expressions particulières. On a pu ajouter à cela qu'en partant de l'esprit, défini comme capacité de juger, c'est-à-dire, de connaître, Descartes entend montrer que la construction du savoir a pour unité de base non la proposition mais le problème tel qu'il est pris en vue par cet esprit, selon un ordre de la connaissance. La référence aux mathématiques sur lesquelles il s'appuie dans ce cadre a en effet retenu l'attention des interprètes. On le sait, pour trouver comment l'esprit doit s'y prendre pour résoudre ce problème à l'aide des ressources cognitives à sa disposition, Descartes, tout d'abord, considère comme un exemple paradigmatique la recherche de moyennes proportionnelles. Il montre que cette recherche est plus ou moins difficile selon la position des grandeurs étudiées l'une par rapport à l'autre, et qu'elle peut impliquer une récapitulation de l'ensemble des étapes parcourues, si elle engage une série de termes dont les relations ne sont pas toutes gardées en mémoire. Ensuite, il ne se contente pas de justifier cette démarche en présentant les mathématiques comme le modèle des sciences certaines, c'est-à-dire en

7 «C'est le concept moderne de la "science" qui y reçoit son empreinte. Seul celui qui, réellement et longuement, a médité de part en part jusque dans ses recoins les plus glacés cet écrit sobre et sans égard, se met en état d'acquiescer le pressentiment de ce qui est en marche dans la science moderne.», M. HEIDEGGER, *Qu'est-ce qu'une chose?*, p. 111.

se plaçant sur le plan logique. Surtout, en produisant des remarques sur la *mathesis universalis*⁸, il fait de l'ordre, plus même que de la mesure, le premier objet du travail du mathématicien. De la sorte, il prend position dans un débat originellement de nature rhétorique, dans la mesure où cette discipline est traversée par une recherche sur ce que doit être l'ordre des parties du discours. Mais qu'est-ce que cette revendication d'un primat de l'ordre montre s'agissant de la compréhension qu'a Descartes de ce que doit être l'ordre du discours? Telle est la question qu'il reste à aborder.

Afin d'y répondre, effectuons une étude de cas. Analysons ce que Descartes dit des questions « parfaites ». On sait qu'il distingue les questions « parfaites », en ce que leur énoncé contient, quoique de manière enveloppée, toutes les prémisses et les éléments de la solution, des questions « imparfaites » pour autant que la chose à trouver n'est pas complètement définie, ce qui interdit de rechercher d'emblée ce qui peut se déduire des données dont on dispose⁹. Mais au bout du compte, Descartes traite seulement des premières.

S'agissant des questions parfaites, il rend compte tout d'abord de leur cadre linguistique d'élaboration.

« Il faut remarquer, qu'entre les questions que nous entendons parfaitement, nous plaçons celles seulement, où nous apercevons distinctement trois demandes: savoir, à quels signes on pourra reconnaître ce qu'on cherche, lorsqu'il se présentera; qu'est précisément ce, à partir de quoi nous le devons déduire; et comment faut-il prouver, qu'ils dépendent tant l'un de l'autre, qu'on ne puisse

8 F. de BUZON, *La Science cartésienne et son objet. Mathesis et phénomène*.

9 Il indique à son lecteur qu'il compte se consacrer aux questions « parfaites » dans les *Règles* treize à vingt-et-un, pas toutes rédigées intégralement, avant d'aborder les questions imparfaites dans la partie suivante du texte, qu'il ne rédige pas finalement. (Voir AT X, 399, 428; OC I, 386-387, 434-435. Pour une traduction plus ancienne sous le titre de *Règles utiles et claires pour la direction de l'esprit en la recherche de la vérité*, p. 31, p. 53.) Le partage des questions en questions parfaitement et imparfaitement comprises, n'exprime pas une intention d'opposer sciences mathématiques abstraites et sciences empiriques physiques. En effet, si d'un côté, il apparaît que les questions parfaitement comprises sont des questions qui « ne se présentent guère qu'en arithmétique et en géométrie » (AT X, 429-430; OC I, 436-437; 54), d'un autre côté, les questions « imparfaites » n'ont pas pour seuls objets des questions empiriques.

par aucune raison changer l'un, sans que l'autre change. En sorte que nous tenions toutes les prémisses, et qu'il ne reste rien d'autre à enseigner, que la façon de trouver la conclusion, non point certes en déduisant d'une chose simple un terme unique, mais en dégageant avec tant d'art un terme unique dépendant d'autres mêlés ensemble, qu'il n'y soit jamais requis plus de capacité d'esprit, que pour faire l'inférence la plus simple»¹⁰.

Descartes soutient en effet, d'une part, que la construction des questions parfaites, c'est-à-dire la formulation correcte de ce qui est recherché, requiert l'application d'un savoir grammatical, c'est-à-dire sémantique et syntaxique, à l'objet pris en vue à l'aide des données dont dispose l'esprit. Il précise, d'autre part, que le fait de l'entière détermination conceptuelle de ces données se marque linguistiquement à la fois par la précision de leur désignation dans les prémisses et par la complétude de celles-ci. Ceci a pour effet de structurer formellement non seulement la question à traiter mais aussi la solution à lui donner.

Ensuite, une fois ce cadre posé, Descartes met en place un protocole de résolution de ce type de question qui engage une logique rhétorique. Pour le dire à gros traits, posons que dans l'histoire, la rhétorique est avant tout l'art de concevoir des arguments (*inventio*) selon le genre de discours que l'on a à composer (judiciaire, délibératif, épideictique), de disposer ces arguments en ordre (*dispositio*) et de les mettre en forme verbalement (*elocutio*)¹¹. 1) Descartes soutient qu'il convient de séparer les parties déterminantes de la question à étudier de celles qui sont purement ornementales, afin d'éviter les suppositions gratuites et les omissions, c'est-à-dire de repérer les lieux à partir desquels raisonner. 2) Il avance qu'une fois ces parties identifiées, il n'est pas possible de les analyser à l'aide des topiques, qui ne donnent accès qu'à des distinctions

10 R. DESCARTES, *Regulæ*, AT X, 429; OC I, 435; *Règles utiles et claires...*, 53-54.

11 Dans la suite de R. Barthes, sur la présentation duquel nous prenons appui ici, nous n'évoquons que les trois premières opérations de la rhétorique qui sont les plus importantes. Les deux dernières (*actio* et *memoria*) « ont été très vite sacrifiées, dès lors que la rhétorique n'a plus seulement porté sur les discours parlés (déclamés) d'avocats ou d'hommes politiques, ou de "conférenciers" (genre épideictique), mais aussi, puis à peu près exclusivement, sur des "œuvres" (écrites). Nul doute pourtant que ces deux parties ne présentent un grand intérêt » (*op.cit.*, p. 124).

conceptuelles dénuées de corrélat réel. Comme les usages linguistiques ne se situent pas du côté de cette exigence logique de rigueur¹², il convient de transporter la question qui vient d'être formulée correctement « à l'étendue réelle des corps, et de la poser tout entière devant l'imagination à l'aide de figures nues: car ainsi l'entendement la percevra beaucoup plus distinctement »¹³.

La projection spatiale joue donc le rôle de recherche des arguments, traditionnellement joué en rhétorique par les topiques. Elle permet en effet au scientifique de se concentrer sur les rapports entre les termes de la question qu'il examine, en tant qu'il s'agit de rapports de proportion entre des grandeurs, qu'il lui faut se donner les moyens de mesurer en toute exactitude¹⁴. La résolution d'une question requiert donc: 1) de réduire ces termes à des grandeurs; 2) de transposer celles-ci dans une grandeur qui se dépeint facilement dans l'imagination, l'étendue. Il s'agit alors d'une part, de schématiser les relations entre ces termes à l'aide de figures comme les points, qui expriment des différences de rapports ou de proportion, ou à l'aide de figures continues et indivisibles, exprimant des grandeurs. D'autre part, pour ce qui est des choses qui ne sont pas d'autant plus présentes à l'esprit qu'elles sont désignées par des figures complètes, il convient de les désigner par des chiffres très brefs, c'est-à-dire encore, d'introduire l'algèbre comme instrument de représentation symbolique, un mode d'écriture qui rend claire et distincte la relation entre les données et la somme que ces données permettent d'obtenir.

Cette représentation de la pensée à l'œuvre montre que pour Descartes, la recherche de la vérité dans les sciences, caractéristique du travail du philosophe, ne peut s'entreprendre sans une recherche préalable sur les conditions de production du discours, c'est-à-dire

12 Les ambiguïtés des manières de parler spontanées qui ne permettent pas toujours de signifier distinctement ce que nous concevons. Dans des phrases comme « l'étendue occupe un lieu », « le corps a de l'étendue » et « l'étendue n'est pas le corps », le fait que la supposition du terme d'étendue varie empêche d'accéder sans erreur à la signification de ce terme, qui en est une propriété invariable, car, dans le meilleur des cas, ces énoncés ne donnent de celle-ci, qu'une approche partielle, abstraite. Il faut pourtant disposer d'une vraie idée d'une chose si l'on veut comprendre ses relations avec les autres données de la question à traiter.

13 *Regula XIV*, AT X, 438; *OC I*, 448-449; 60.

14 M. FICHANT, « *L'ingenium* selon Descartes et le chiffre universel des *Règles pour la direction de l'esprit* », p. 18.

sans une prise en vue préalable de questions d'ordre rhétorique. C'est dans cette perspective qu'il convient de comprendre l'élaboration par Descartes de procédés de figuration : ces derniers n'enregistrent pas tant un donné qu'ils ne servent d'outils pour l'élaborer, c'est-à-dire qu'ils sont plutôt du côté du tableau abstrait que du côté de la photographie. Ils sont aussi conventionnels que les signes linguistiques, tout en palliant leur insuffisante précision sur le plan sémantique et syntaxique. Ils correspondent ainsi à l'idéal d'une langue qui représente distinctement à l'esprit la chose sur laquelle il se penche, ce qui le prémunit de l'erreur. Mais comment des images peuvent-elles être mises au service d'une conception distincte et de son expression distincte ?

II. La critique des usages linguistiques en vigueur dans la lettre à Mersenne du 20 novembre 1629

Dans la seconde partie de cette contribution, nous soutiendrons que l'intérêt manifesté par Descartes pour les procédés de figuration de la pensée dans les *Regulae* révèle ce qu'est le pré-requis d'un discours signifiant à ses yeux : ne recourir qu'à des signes dont on soit certain qu'ils sont « comme l'image de la pensée ». La confrontation des *Regulae* à la lettre à Mersenne du 20 novembre 1629, nous paraît très éclairante de ce point de vue. Cette lettre se conclut en effet par la thèse que

« les mots que nous avons n'ont quasi que des significations confuses, auxquelles l'esprit des hommes s'étant accoutumé de longue main, cela est cause qu'il n'entend presque rien parfaitement »¹⁵.

C'est là une des formulations de l'idée sans cesse reprise par Descartes que l'usage ordinaire du langage empêche le déploiement d'une pensée en quête de la vérité, ce qui fait qu'un philosophe, c'est-à-dire un individu qui cherche la vérité dans les sciences, doit chercher à s'en détacher¹⁶.

15 Lettre à Mersenne du 20 novembre 1629, AT I, 81 ; OC VIII-1, 39.

16 Un exemple fameux de cette démarche se trouve dans le passage de la *Méditation Seconde* consacré aux « termes du langage ordinaire », AT IX, 25 (AT VII, 32 : « in verbis ipsis et fere decipior ab ipso usu loquendi »). John Cottingham a ainsi raison de souligner : « Descartes unequivocally advanced the claim that there is *no thought without language*; and in arguing for this claim he treats language, throughout, as an objective, interpersonally fixed phenomenon, subject to firm 'external' criteria for what can count as its

L'objet de cette lettre est connu : présenter l'avis de Descartes sur une « proposition d'une nouvelle langue », soumise à son regard par Mersenne et dont l'auteur, qui serait un certain Hardy, n'est pas connu en dehors de cette lettre. Par-là, Descartes s'inscrit dans un chantier de recherche concernant les signes des choses et des pensées en général. Ce chantier a été ouvert par Bacon quand il s'interroge sur la possibilité d'une grammaire philosophique dans *Du progrès et de l'avancement des savoirs*¹⁷. Il part du constat qu'il n'y a pas que les mots pour exprimer les pensées : la notation des pensées ne repose pas nécessairement sur des conventions. Elle peut aussi s'appuyer sur une certaine similitude ou congruence avec les notions représentées, ce qui se voit très bien avec les hiéroglyphes ou les gestes. À partir de là, la question de Bacon est de savoir comment représenter des choses par-delà la diversité des langues¹⁸, comment faire pour que les mots reflètent exactement les choses qu'ils ont pour fonction de désigner. C'est la question reprise ici par Descartes¹⁹. Il écrit :

genuine instantiations». (J. COTTINGHAM, « "The only sure sign": Thought and Language in Descartes », p. 30).

- 17 « Le projet de la grammaire a un double visage. L'un est populaire, et a pour but l'acquisition d'une maîtrise rapide et parfaite des langues, autant pour converser que pour lire des auteurs ; l'autre est philosophique, et examine le pouvoir et la nature des mots, en tant qu'ils sont les traces de pas et les empreintes de la raison. Cette sorte d'analogie entre les mots et la raison est traitée *sparsim*, par bribes et non de façon complète. Je ne puis donc noter que ceci manque, bien que je sois convaincu que cela vaudrait vraiment la peine qu'on en constitue une science à part entière. » F. BACON, *Du progrès et de l'avancement des savoirs*, p. 181-182.
- 18 Cette thèse est reprise à leur compte notamment par des auteurs anglais, parmi lesquels George Dalgarno et John Wilkins, qui élaborent ainsi des projets de langues artificielles. Voir par exemple R. LEWIS, *Language, Mind and Nature. Artificial Languages in England from Bacon to Locke*, ou encore la thèse de F. SIMON, « Sortir de Babel. Une République des Langues en quête d'une "langue universelle" à la Renaissance et à l'Âge classique ? ».
- 19 Rhodri Lewis parle de ce texte de Descartes comme d'une source potentielle du mouvement d'élaboration des langues artificielles complémentaire de Bacon. Il va dans le même sens que P. Rossi. Celui-ci avance que la lettre de Descartes à Mersenne du 20 novembre 1629, publiée à Paris dans le recueil de Clerselier (1657, réédité en 1663 et 1667) « a donc pu être lue par quelques-uns des théoriciens du langage universel (mais nous sommes là dans le domaine des hypothèses, et je n'ai trouvé aucune preuve de cette lecture) ». Voir P. Rossi, *Clavis Universalis. Arts de la mémoire, logique*

« Et si quelqu'un avait bien expliqué quelles sont les idées simples qui sont en l'imagination des hommes, desquelles se compose tout ce qu'ils pensent, et que cela fût reçu par tout le monde, j'oserais espérer une langue universelle, fort aisée à apprendre, à prononcer et à écrire, et ce qui est le principal, qui aiderait au jugement, lui représentant si distinctement toutes choses, qu'il lui serait presque impossible de se tromper »²⁰.

En d'autres termes, et pour le dire avec les mots de Lewis²¹, tandis que Bacon entend réformer le langage de manière à s'assurer que l'esprit puisse représenter correctement les objets du monde, Descartes ne se préoccupe que de la relation entre les deux derniers composants de la triade sémiotique aristotélicienne, en l'occurrence les signes et la pensée. Il soutient qu'une langue universelle est envisageable à partir de l'identification des idées les plus simples et de leur mise en ordre, c'est-à-dire grâce à la mise en œuvre de la « vraie philosophie ; car il est impossible autrement de dénombrer toutes les pensées des hommes, et de les mettre par ordre, ni seulement de les distinguer en sorte qu'elles soient claires et simples »²².

Dans ce qui suit, nous ne fournirons pas un commentaire systématique des remarques produites par Descartes à propos de six des propositions de Hardy²³. Notre objet ne sera pas non plus d'insister, après Derrida, sur

combinatoire et langue universelle de Lulle à Leibniz, p. 199. S'agissant toujours de la diffusion de cette lettre, une note d'AT I, 182, fondée sur une indication donnée par Baillet, signale que les idées de Descartes furent reprises par Christophe Wren, et par quelques savants de France, qui conçurent de « semblables desseins ». Ainsi Bernier dans *La Réunion des langues ou l'art de les apprendre toutes par une seule* (1674). Wren fut seulement chargé par la Royal Society le 18 mai 1668 de faire un rapport sur l'ouvrage de John WILKINS, *An Essay towards a Real Character and a Philosophical Language*.

20 AT I, 81 ; OC VIII-1, 39.

21 Lewis, *op.cit.*, p. 21.

22 AT I, 81 ; OC VIII-1, 39. Que cette « vraie philosophie » soit encore à venir rend donc cette langue universelle « possible impossible ». J. DERRIDA, *Du droit à la philosophie*, p. 327.

23 Rappelons seulement que Descartes évoque d'abord la quatrième proposition de Hardy, à partir de son titre latin *linguam illam interpretari dictionario*, puis la première, à partir d'une présentation de son sujet, soit la composition de cette langue à l'aide du dictionnaire. Ensuite, il renvoie à la seconde, intitulée *cognita hac lingua, ceteras omnes, ut ejus dialectos*,

les très grandes difficultés de mise en œuvre par Descartes dans le même texte d'un projet alternatif de langue universelle²⁴. Nous nous proposons de décrire les principaux axes de questionnement de Descartes. Il s'agit de montrer comment la pensée doit s'y prendre, à ses yeux, pour construire un discours solide.

Descartes fait d'abord émerger l'idée que le sens d'un discours est d'autant mieux maîtrisé par celui qui le produit et celui qui l'écoute, qu'il est structuré à partir de règles de grammaire simples, avec une seule conjugaison, une seule déclinaison et sans défauts et irréguliers. À partir de là, il s'interroge sur la pertinence qu'il y aurait à réformer la grammaire en vigueur, en inventant une langue nouvelle, comme le propose Hardy. Il écrit :

« toute l'utilité donc que je vois qui peut réussir de cette invention, c'est pour l'écriture : à savoir, qu'il fit imprimer un gros dictionnaire en toutes les langues auxquelles il voudrait être entendu, et mît des caractères communs pour chaque mot primitif, qui répondissent au sens, et non pas aux syllabes, comme un même caractère pour *aimer*, *amare* et *philein* ; et ceux qui auraient ce dictionnaire, et sauraient sa grammaire, pourraient en cherchant tous ces caractères l'un après l'autre interpréter en leur langue ce qui serait écrit »²⁵.

Descartes vient de rappeler à Mersenne que Hardy, désireux de construire une langue universelle dont les langues actuellement en usage seraient des dialectes, ainsi que le révèle sa seconde proposition, envisage la constitution d'un dictionnaire contenant 1) des mots primitifs, c'est-à-dire des mots dont « l'unité de signification ne se laisse ni décomposer

cognoscere, puis à la sixième, dont il donne le début du titre *scripturam invenire*, etc, et enfin à la cinquième et à la troisième, dont il ne dévoile pas le contenu, même partiellement.

24 C'est du reste précisément sur ce point que Leibniz se distingue de Descartes, puisqu'il soutient que « quoique cette langue dépende de la vraie philosophie, elle ne dépend pas de sa perfection. C'est-à-dire que cette langue peut être établie, quoique la philosophie ne soit pas parfaite : et à mesure que la science des hommes croîtra, cette langue croîtra aussi. En attendant elle sera d'un secours merveilleux et pour se servir de ce que nous savons, et pour voir ce qui nous manque, et pour inventer les moyens d'y arriver, mais surtout pour exterminer les controverses dans les matières qui dépendent du raisonnement. Car alors raisonner et calculer sera la même chose » (cf. LEIBNIZ, *Opuscules et fragments inédits de Leibniz*, p. 27-28).

25 AT I, 80 ; OC VIII-1, 38.

ni dériver»²⁶, 2) une spécification de l'ensemble des affixes infléchissant le sens de ces mots, et 3) l'indication de synonymes de ces mots primitifs en usage dans toutes les langues, car il y a selon lui de tels mots dans ces dernières également. Descartes pense qu'il y a une inadéquation entre cet instrument et sa finalité supposée, qui est de faciliter la communication entre les hommes car 1) une grammaire universelle requiert des associations de sons dont le caractère inhabituel peut les rendre «désagréables et insupportables à l'ouïe»²⁷ et 2) l'apprentissage des mots de cette langue est difficile, ce qui rend très improbable d'«acquérir l'usage de la parler»²⁸.

De ce projet, qu'il critique, Descartes retient néanmoins qu'il ouvre la possibilité d'une «caractéristique universelle», c'est-à-dire d'un dictionnaire comportant des «caractères communs», c'est-à-dire des concepts, qui sont universels, quoi qu'il en soit de la diversité des langues dans lesquelles ils sont le plus souvent exprimés. Il dégage alors les règles selon lesquelles construire cette caractéristique, ainsi que le rôle et le statut qu'il convient de lui attribuer :

«Je trouve qu'on pourrait ajouter à ceci une invention, tant pour composer les mots primitifs de cette langue, que pour leurs caractères; en sorte qu'elle pourrait être enseignée en fort peu de temps, et ce par le moyen de l'ordre, c'est-à-dire, établissant un ordre entre toutes les pensées qui peuvent entrer en l'esprit humain, de même qu'il y en a un naturellement établi entre les nombres; et comme on peut apprendre en un jour à nommer tous les nombres jusqu'à l'infini, et à les écrire en une langue inconnue, qui sont toutefois une infinité de mots différents, qu'on pût faire le même de tous les autres mots nécessaires pour exprimer toutes les autres choses qui tombent en l'esprit des hommes»²⁹.

Descartes pose une équivalence entre les idées simples et les mots primitifs. Il reprend sa thèse de la possibilité d'une correspondance entre ces mots et des caractères. Il soutient qu'il est techniquement possible de composer ces mots et ces caractères dès l'instant que l'on prête attention à leur sens, fourni par la pensée, et que l'on s'assure de ce dernier en mettant les pensées en ordre. En faisant un parallèle

26 J. DERRIDA, *op.cit.*, p. 333.

27 AT I, 79; OC VIII-1, 37.

28 AT I, 79; OC VIII-1, 38.

29 AT I, 80-81; OC VIII-1, 39.

avec les mathématiques, il signale que sa préoccupation pour l'ordre des pensées ne doit pas être interprétée dans le sens d'une mise entre parenthèses des questions d'expression. Au contraire, il s'agit d'un effort de réflexion sur la manière la plus efficace d'encoder linguistiquement les pensées. En effet, penser l'ordre entre les pensées sur le modèle de l'ordre « naturellement établi entre les nombres », c'est : d'une part, renvoyer immédiatement, dans la suite des *Regulae*, aux rapports de proportion qu'il y a entre ces derniers et que l'écriture mathématique doit rendre apparents ; d'autre part, affirmer, par analogie, qu'il faut avoir dénombré les pensées pour pouvoir les composer dans un discours doté de sens³⁰, c'est-à-dire qu'il faut avoir appris à les nommer. L'attention de l'esprit aux idées présentes dans son imagination implique ainsi de prendre connaissance de leurs composantes discursives, de ce qui peut être dit d'elles et de leurs relations avec d'autres.

L'ensemble de ces remarques renseigne sur qui est requis aux yeux de Descartes afin de persuader les autres de ce dont on est soi-même persuadé. Premièrement, il ne faut pas penser que la vérité que l'on a trouvée s'imposerait par l'éclat de son évidence. En effet, la construction et la communication des idées claires et distinctes ne sont possibles que par le biais du discours. En second lieu, ce discours doit être élaboré en abordant de manière critique les usages linguistiques en vigueur, c'est-à-dire en s'assurant de la solidité de la relation entre les données linguistiques et les idées qu'elles ont pour fonction de signifier. Cette nécessité logique commande de faire appel à la figuration et de s'intéresser à son pouvoir de symbolisation. L'enjeu est sémantique. Pour le comprendre, reprenons une formule de Descartes qu'il applique au concept d'idée dont il fait « comme l'image d'une chose ». Par analogie, on dira que pour Descartes, la recherche scientifique doit être menée de pair avec des recherches sur la question de savoir si et dans quelle mesure les signes peuvent être « comme les images » de la pensée. Ainsi, contrairement à ce qui a pu être soutenu notamment dans la suite de

30 Descartes évoque le rôle central de cette démarche dans la recherche scientifique : c'est « le plus grand secret qu'on puisse avoir pour acquérir la bonne science », AT I, 81 ; OC VIII-1, 39. Mais il ne la présente pas en détail. Non seulement, précise-t-il, il lui faut encore la mettre au point, mais en vue de cette mise au point c'est « la vraie philosophie » qu'il est nécessaire de constituer.

Gouhier, il n'y a pas lieu d'aborder la philosophie de Descartes dans les termes d'une « philosophie sans rhétorique »³¹.

Bibliographie

NB: Les références des éditions principales des œuvres de Descartes et les abréviations figurent dans la bibliographie liminaire du volume.

ARISTOTE, *Rhétorique*, présentation, traduction, notes et index par P. Chiron, Paris: GF, 2007.

BACON Francis, *Du progrès et de l'avancement des savoirs*, traduction M. Le Doeuff, Paris: Gallimard, 1991.

BARTHES Roland, *L'Aventure sémiologique*, Paris: Points Seuil, 1985.

BUZON Frédéric (de), *La Science cartésienne et son objet. Mathesis et phénomène*, Paris: Honoré Champion, 2013.

CASSAN Élodie, *Le Langage de la raison. De Descartes à Chomsky*, ouvrage à paraître chez Vrin, collection « Problèmes de la raison » (tapuscrit déposé en mars 2018).

CHARRAK André, « La critique du syllogisme dans Bacon et Descartes », *Les Études philosophiques*, vol. 4, Paris: PUF, octobre 2005, p. 469-484.

COTTINGHAM John, « "The only sure sign": Thought and Language in Descartes », in: PRESTON John (ed.), *Thought and Language*, Cambridge: Cambridge University Press, 1997, p. 29-50.

DERRIDA Jacques, *Du droit à la philosophie*, Paris: Galilée, 1990.

DESCARTES René, *Règles utiles et claires pour la direction de l'esprit en la recherche de la vérité*, traduction selon le lexique cartésien, et annotation conceptuelle par J.-L. Marion, La Haye: Martinus Nijhoff, 1977.

FICHANT Michel, *Science et métaphysique dans Descartes et Leibniz*, Paris: PUF, Epiméthée, 1998, p. 1-28.

GOUHIER Henri, *La Pensée métaphysique de Descartes*, Paris: Vrin, 1962.

HEIDEGGER Martin, *Qu'est-ce qu'une chose?*, traduction Jean Reboul et Jacques Taminiaux, Paris: Gallimard, 1971.

LEIBNIZ Gottfried Wilhelm, *Opuscules et fragments inédits de Leibniz*, éd. L. Couturat, Paris: Alcan, 1903.

LEWIS Rhodri, *Language, Mind and Nature. Artificial Languages in England from Bacon to Locke*, Cambridge: Cambridge University Press, 2007.

31 H. GOUHIER, *La Pensée métaphysique de Descartes*, p. 91-112. C'est le titre de son chapitre IV.

- PLATON, *Phèdre*, traduction, introduction et notes par L. Brisson, Paris: GF, 2^e édition 1992.
- ROSSI Paolo, *Clavis Universalis. Arts de la mémoire, logique combinatoire et langue universelle de Lulle à Leibniz*, traduit de l'italien par P. Vighetti, Grenoble: Jérôme Million, 1983.
- SIMON Fabien, « Sortir de Babel. Une République des Langues en quête d'une "langue universelle" à la Renaissance et à l'Âge classique? », Rennes: Université Rennes 2, 2011.